

**UN PIONNIER CANDIDAT**  
 M. W. E. Brown, un vieux et respectable candidat à la mairie. Le passé de M. Brown à l'Hôtel de Ville est tout à son crédit. M. Brown parle très bien le français, ce qui lui a valu sa réélection pendant plusieurs années comme échevin du Quartier Victoria.

Il fait une lutte de géant contre les dépenses extravagantes de l'Hôtel de Ville et favorise l'abolition du Bureau de Contrôle; la réduction du salaire du maire et la vente des nombreux automobiles de la ville.

sa politique est de stricte économie.

**Equitable**  
**EZ**  
**Haydon**

**LE**  
**Commissaires**

**Commissaires**

**Commissaires**

**Commissaires**

**POUR**  
**Plant**

**homme à la**  
**place**

**W. E. BROWN**

**re**

**aux amis de**  
**st respect-**  
**ollicité**



**La Page des ENFANTS**

**NOS BONNES MAMANS**

cheveux blancs, cheveux de jais, d'azur ou yeux de flammes, sèlles à son apogée, amesse en son oriflamme, pour infini, front qui rayonne, pates les mamans sont bonnes.

aires et tendres souvent, en est aussi de graves, de sévères pourtant! Mais l'âme est toujours suave, même quand elles sermonnent, pates les mamans sont bonnes.

imons-les encor bien plus mand restant vieilles et seules, pour finir leurs jours perdus, fus de tendresse elles veulent! desoignons leur automne, elles ont été si bonnes.

cheveux gris et cheveux blancs, ristes et douloureux rides, sus nos bons baisers d'enfants, sus sourcilons plus limpides, gions l'exquise couronne des chères mamans si bonnes.

PAULO.

**L'HOMME ET LE CHIEN**

Il y a des antipathies entre les hommes. Entre les hommes et les chiens, il y en a aussi. Il y en avait une, et violente, entre cet homme et ce chien.

L'homme gardait un troupeau dans les Alpes. On l'avait enroulé à son chien. Il avait enroulé à son chien. Il avait enroulé à son chien. Il avait enroulé à son chien.

Un soir, le chien qui rôdait dans les granits poussa tout à coup un cri de douleur et accourut bavant, vers la cabane. Il s'étendit, écha sa patte longuement, avec des gémissements hâtifs. La patte enflait. Il avait dû être piqué par un serpent. L'homme s'était approché de lui et le regardait. Vif, couleuvre? Il y avait dans le sang de ce chien une tousse pour ses injections de sérum aux brebis mordues. Il alla examiner la seringue, l'aiguille, les ampoules. Puis il revint près du chien. Le chien s'immobilisait maintenant, un souffle précipité gonflant et dégonflant ses côtes, la langue pendante, les yeux entrefermés, par où filtrait la lueur trop brillante des bruyelles. Toute la hanche aussi s'enflamma, le secourant de souffrances fébriles. Les mouches le harcèlement, qu'il n'avait plus la force de chasser. Longtemps, l'homme resta planté, hésitant, un mauvais sourire aux lèvres. Le chien tombait. Les brebis, que le chien ne taonnait plus, bélaient, désespérées comme des soldats sans chef. A la fin, elles se tassèrent, bloc compact, près de la bergerie, en flairant le vent humide.

Alors l'homme rentra préparer sa soupe, après avoir craché à la queue du chien.

Le chien guérit. Les bêtes se grémèrent très bien sans l'intervention des hommes.

Mais, quelques semaines après, le berger fit une chute dans les rochers et se cassa la jambe.

Il essaya de se relever; impossible de se traîner jusque dans la cabane; impossible. L'os était brisé au milieu de la cuisse et rendait intolérable le moindre mouvement.

Il était allongé dans l'herbe, au pied d'une muraille granitique abrupte, avec toute la pente devant lui et la vallée invisible au bas de la pente, derrière un bosquet de mûres. Il ne passait dans la quartier qu'un chasseur de loix en loix. Quelquefois, il ne passait personne pendant huit jours. On était au mardi, et la petite pastoure ne viendrait, sur sa mule, que le dimanche suivant.

L'homme entrevit les interminables heures de souffrance solitaire, la faim, la soif, le froid des nuits, la fièvre, l'abandon, la gangrène peut-être dans sa chair meurtrie, peut-être la mort avant le secours. Il entrevit le soleil qui brillerait implacable au-dessus de lui, les étoiles qui brilleraient à leur tour, incoquises. Il entendit les bruits du village, qui s'élevaient dans l'air paisible, tandis que sa bouche laisserait tomber en vain des prières et des imprécations.

Une seule ressource: le chien.

Le chien était debout sur ses quatre pattes et regardait l'homme, ainsi que l'homme l'avait regardé l'autre jour. Il le regardait narquois, agressif et un peu étonné, se demandant si s'agissait d'une plaisanterie ou si c'était sérieux.

L'homme gémit. Le chien dressa l'oreille: il n'avait jamais entendu de gémissement d'homme. Le troussis de ses lèvres se transforma en une grimace inquiète et presque peureuse, comme si des menaces indistinctes avaient soudain plané.

Par de nouveaux efforts pour se soulever et de nouvelles plaintes, le berger lui fit comprendre qu'il était blessé, sans force en péril. C'était dangereux. Le chien pouvait se jeter sur lui et assouvir toutes ses rancunes. Mais c'était son unique espoir d'obtenir de l'aide bientôt.

Les yeux braqués, sur ses yeux, le doigt tendu vers la vallée, il lui disait, larmoyant, suppliant, aussi doux qu'il l'avait été rude:—Va... Va chercher le maître... Amène-le... Va chercher le maître... Amène-le...

Le chien commença par ne pas bouger. Il avait parfaitement compris, mais il semblait lutter contre lui-même. Par intervalles, ses babines rouges découvraient ses crocs blancs. Et il se battait les flancs de la queue avec nervosité.

Il fit trois fois, lentement, le tour de l'horizon, comme pour trouver dans l'espace une réponse à quelque question intérieure. Il considéra l'homme, considéra la vallée, et une espèce de rictus ironique crispait ses mâchoires de chien.

Puis il partit, vertueusement, sur la descente, pour avertir les autres hommes que l'homme qu'il haïssait avait besoin d'eux.

René Duvernoy.

**FORMULE ALGÈBRE**

Un Turc, ami des formules algébriques, a eu l'idée de dresser sous cette forme originale le bilan des malheurs de sa patrie:

La nation ottomane	ABC
Sa gloire	FAC
Ses places fortes	OQP
Ses provinces	CD
Son armée	DPC
Le peuple	EET
Les lois	LUD
La justice	HT
Les libertés	PMR
Le crédit	BC
Les denrées	LV
La ruine	HV
La déchéance seule	RST

**DONA FELIPPA**

(Suite de la page 6)

"C'est vrai," dit Colomb. "Mais je vous en prie, ma mère, confiez-moi donc les notes et le journal de don Perestrello."

"Hélas! mon fils, je le veux bien, quoiqu'il m'en coûte."

"Très chère mère, j'en prendrai soin comme de précieuses reliques, soyez-en certaine!"

"Je le sais, mon fils; mais il me faudra y toucher, moi.— et je n'ai pas encore eu le courage de le faire depuis que je suis veuve."

Elle se rendit dans sa chambre, s'agenouilla devant son crucifix, et, se relevant après une fervente prière, prit une des clefs suspendues à sa ceinture, et ouvrit son coffre de mariage. Ses habits de noces et ceux de son mari, soigneusement enveloppés et parés, y étaient serrés, ainsi que des parchemins qu'entourait un ruban noir, et attachés d'un fil de soie et d'un cachet armorié, le journal des voyages de don Barthélémy Mognis de Perestrello.

Ces légers objets, ce bagage qu'un enfant eût aisément porté, et que la flamme eût pu anéantir en quelques instants, c'étaient les cinq années de travaux, de soucis, cinq années de travaux, de soucis, cinq années de prières, de sacrifices, de chrétiens affections, — jours de fêtes, heures d'angoisses, départs, retours, espérances brisées, derniers adieux, passèrent rapides dans la pensée de la veuve. Il lui semblait que toutes les douleurs de sa vie se renaissaient et allaient accabler à son tour la pauvre Felippa. Un moment elle hésita, et voulut renfermer le coffre. Puis elle se dit tout bas: "Non, il faut tenir ma promesse. Qui sait? la passion des voyages reprend Colomb; peut-être, en lisant ces pages, peut-être comprendra-t-il ce qu'une vie errante et d'ambitieux projets ont valu, à mon mari et à moi, de chagrins et de larmes; peut-être se déclarera-t-il à rester ici.— Felippa le désire tant! ils pourraient être si heureux!"

Et, prenant la liasse de papiers jaunies, elle la porta en silence à son gendre.

III  
 LE PAYS D'OUTRE-MER

Quelque temps après, Christophe Colomb, reçut une lettre de Florence, lettre impatiemment attendue. C'était la réponse de Paolo Toscanelli, le physicien Paul, comme on l'appelait, célèbre avant, dont l'opinion faisait autorité parmi tous ceux qui s'occupaient de cosmographie. Toscanelli, à qui Colomb avait fait part de son projet à la recherche d'un continent occidental, bien loin de traiter son projet de chimère, l'encourageait à en poursuivre l'exécution. Dès lors, Colomb ne songea plus qu'à se rendre en Italie, afin d'obtenir de séant de Gênes des vaisseaux dont il avait besoin.

Mais la santé de dona Felippa s'opposait à ce qu'il l'emménât, et il ne pouvait se résoudre à partir sans elle. Depuis quelque temps elle était devenue triste et languissante. Les médecins ne lui voyaient cependant aucune maladie.

"Ces physiciens ne savent rien," disait Antonia. "C'est une maladie de n'avoir ni appétit, ni force, ni gaieté, et de fondre comme une cire, et certainement il doit y avoir remède à cela."

La bonne créature ne savait qu'imaginer pour distraire dona Fe-

**UN ROYAL COUP DE PIED**

Lorsque le duc de Clarence, plus tard Guillaume IV, visita le Canada, il s'avança un bon jour de traverser la frontière qui sépare la province de Québec de l'état du Vermont. Comme un bon bourgeois, il se rendit chez un barbier pour se faire raser. La femme du barbier, une très jolie brunette, entra juste comme le prince se levait de la chaise. Le prince la salua par le cou et lui donna un retentissant baiser.—"Allez maintenant, lui dit-il, et dites à vos voisins que le fils du roi d'Angleterre a donné un baiser royal à la femme d'un barbier yankee."

L'histoire ne dit pas si la jeune femme fut flattée de l'honneur que lui faisait le duc de Clarence. Elle n'est pas aussi silencieuse au sujet du barbier. Celui-ci saisissant le prince par les épaules lui donna un coup de pied au bon endroit en lui disant:—"Maintenant, allez, et dites aux femmes de votre pays qu'un barbier yankee a donné un royal coup de pied au fils du roi d'Angleterre."

**HEUREUSE REPUBLIQUE**

C'est, assurément, celle de Saint-Marin! Elle possède, en effet, un Sénat composé de soixante membres, une milice de neuf compagnies comptant ensemble trente-huit officiers et neuf cent cinquante hommes. Son dernier budget se présente ainsi: Recettes: 374,977 francs. Dépenses: 347,204 francs. Elle a onze mille habitants qui ont toujours ignoré les impôts. Peuple heureux et qui a pourtant une his-

lippa. Tous les jours, elle lui apportait les plus beaux fruits, les plus jolies fleurs de son jardin; et comme, chemins faisant, elle rencontrait beaucoup de personnes de sa connaissance, elle glanait toutes les nouvelles de la ville et les venait raconter à la jeune malade, heureuse quand elle obtenait de Felippa un sourire ou une exclamation de surprise. Ordinairement, les histoires d'Antonina étaient fort gaies, et le petit Diego y prenait plaisir; mais un matin la jardinière arriva les yeux fort rouges et la figure pâle.

"Hé! Dieu me pardonne! Antonina! —fit la Nina. "Votre mari vous a-t-il battue?"

"Il n'est pas si sot! Trepêcha Antonina, "mais j'ai vu la veuve et les petits enfants d'Inigo Nunez, et ça m'a fendu le coeur."

Et, avec cette hâte et cette cruauté inconsciente que mettent les bonnes gens à répandre les mauvaises nouvelles, elle courut raconter à dona Felippa la mort de Nunez.

"Ah!" dit-elle, "quel malheur! senora! un si brave jeune homme, si bon, si beau, que sa femme et sa mère aimaient tant! déjà père de quatre jolis chérubins d'enfants! Il revenait de Madère, son vaisseau richement chargé, content, heureux comme un roi. On signale le navire; la mère, les petits enfants, les amis, courent vers le môle; on le voit, on s'appelle. Il saute dans le canot pour aborder plus vite, une vague enlève la barque, il tombe à la mer, un matelot lui lance une rame, la lame lui frisse la tête il disparaît. Ah! ces femmes de marins, quelles martyres! Ne laissez jamais rembarquer votre mari, senora! Mais qu'avez-vous donc?"

Felippa, pâle comme la mort, s'éleva et marcha vers le cabinet de son mari; mais elle chancela et tomba évanouie. Nina accourut, et tout en secourant sa maîtresse, ne se fit pas faute de gronder Antonia:

"Quelle folle vous êtes," lui dit-elle, "d'aller conter de pareilles choses à madame! Vous ne savez donc pas que son mari va s'embarquer dans huit jours?"

Pourquoi ne l'avez-vous pas dit?" s'écria la jardinière. "Maudits soient vos mystères!"

"Et maudite votre langue!" riposta Nina. "Mais voilà madame qui ouvre les yeux. Dieu soit loué! Allez chercher le médecin, Antonia, je vous prie."

"J'y cours," dit Antonia. "Ah! je ne serai plus si prompt à parler. Que Dieu m'aide!"

Et elle s'éloigna rapidement.

Lorsque Colomb et dona Felippa rentrèrent de la messe, ils trouvèrent le médecin s'appropriant à saigner dona Felippa, qui avait le délire et criait comme un enfant:

"Maman, maman, je ne veux pas qu'il parte!"

En peu de jours elle fut à l'extrémité. Avertie par sa mère, elle reçut les derniers sacrements avec beaucoup de calme et de résignation. Aux agitations de la fièvre avait succédé un grand battement. Le soir venu, elle pria qu'on la mit sur un fauteuil, près d'une

fenêtre haute d'où l'on apercevait la mer et les dernières lueurs du couchant. Elle demanda à sa mère d'arranger ses cheveux, et de lui mettre la voile de dentelle qu'elle avait portée le jour de ses noces. Une large écharpe d'un tissu africain enveloppait ses épaules et recouvrait ses genoux.

"Mère," dit-elle, "pardonnez-moi! Je voudrais rester seule un instant avec mon mari." Dona Felippa emmena Diego et les femmes qui l'aidaient à soigner la malade.

"Grand'mère! lui dit le petit enfant, "n'est-ce pas que maman ne mourra pas?"

"Demande au bon Dieu de la guérir, mon fils!" dit la pauvre grand'mère.

Et ses larmes longtemps contenues coulèrent amèrement.

Christophe Colomb, pâle et désolé, s'agenouilla près de Felippa. Elle le regarda un instant en silence et lui tendit la main:

"Ami," dit-elle, "tu m'as rendue heureuse, et je te remercie. Je quitte pourtant la vie sans regret; elle m'eût été trop douloureuse s'il eût fallu me séparer de toi, et je ne pouvais te suivre où tu rêves d'aller. J'ai confiance en la miséricorde de mon Dieu, et les fautes de ma courte vie seront effacées par les mérites de Jésus crucifié. Si tu dois plus tard donner une seconde mère à Diego, ne le fais pas sans consulter la mienne. Et attendant, elle prendra soin de notre enfant. Tu m'oublieras, je le sais!"

"Non, jamais!" s'écria Colomb en pleurant: "jamais je ne t'oublierai, Felippa, toi, mon premier amour, toi, la mère de mon fils!"

"Hé bien! reprit-elle avec effort, "si tu ne peux m'oublier, du moins ne pense à moi qu'avec joie, comme à une amie qui t'attend au pays d'outre-mer. Tu m'avais parlé un jour de souveraineté, d'une couronne. Je veux faire de ma dona Felippa une "vice-reine des Indes occidentales," disais-tu. La couronne qui m'est promise au ciel est la seule que j'aurai; mais elle efface toutes celles de la terre. Adieu Colomb! Libre maintenant, tu vas suivre ta voie, marcher à la découverte d'un monde. Je sais que tu réussiras. La vie des migrants porte loin, porte juste. Moi, je ne t'oublierai pas. J'ai obtenu de Dieu d'être près de toi quand tes yeux salueront la terre qui t'est promise, la terre qui est là-bas!"

Et de sa main mourante elle indiqua les flots et l'horizon d'occident.

Ce furent ces dernières paroles. A deux heures du matin, elle expira doucement, et la tombe où reposait son père, dans l'église Saint-Sauveur, reçut les trépassés dévoués de dona Felippa.

Peu de semaines après, Christophe Colomb quitta le Portugal et commença ces pénibles voyages, ces tentatives infructueuses qui occupèrent quinze années de sa vie et intelligente munificence de Ferdinand n'aboutirent enfin que grâce à l'indépendance d'Aragon et de cette reine incomparable, cette Isabelle de Castille que la postérité, confirmant

le témoignage de ses contemporains, a saluée du titre de grand roi.

EPILOGUE

Le jeudi 11 octobre 1492, les trois caravelles de Colomb, "la Pinta," la "Nina" et "la Santa-Maria", poussées par une forte brise, avançaient rapidement vers l'ouest; mais les hommes de l'équipage, ne voyant que le ciel et l'eau depuis deux mois, étaient à bout de patience et courage. Ce jour-là une émeute éclata. La "Pinta" et la "Nina" abordèrent le vaisseau amiral, et Colomb fut absolument seul à tenir tête aux trois équipages réunis et furieux, qui demandaient à grands cris à retourner en Espagne. La révolte dura toute la journée, et tout fut en oeuvre pourintimidier Christophe Colomb; mais les injures, les prières, les menaces, les poignards tirés, les larmes et les fureurs n'obtintrent rien de lui.

"Vous pouvez me tuer," dit-il, "mais vous ne m'avez pas rebrousse-chemin."

Le soir vint.

"Que chacun retourne à son poste," dit Colomb. "Mettez-vous en prières. Cette nuit même nous apercevrons la terre. Allez!"

Ces hommes, vaincus par sa constance, obéirent. Bientôt les matelots manoeuvrèrent en silence. La lune se leva éblouissante; cette nuit des tropiques était claire comme un jour des contrées du Nord. Un fort courant portait les navires à l'occident. La "Pinta", bonne marcheuse, grinçait en avant. A minuit, l'amiral fit diminuer les voiles. La mer phosphorescente rivalisait d'éclat avec le ciel étoilé.

Christophe Colomb, debout à l'avant, pria. Le jour qui allait se lever était l'anniversaire de la mort de Felippa. C'était à deux heures du matin qu'elle était morte, seize ans auparavant. Il se rappela sa dernière promesse.

"Felippa" dit-il tout bas, "souvenez-vous de moi en ce pays céleste où votre esquif a touché le rivage! Priez, que j'aborde le nouveau monde."

Il était deux heures. Tout à coup un parfum délicieux se fit sentir, Colomb vit passer devant lui un grand papillon d'un blanc de neige. Ses ailes brillaient comme du satin aux rayons de la lune. L'aérien messager tournoya doucement devant Christophe Colomb, puis, prenant son essor vers l'ouest, il disparut. Au même instant, une lumière brilla à bord de la "Pinta". Un coup de canon retentit.

"Terre! terre!" crièrent les matelots.

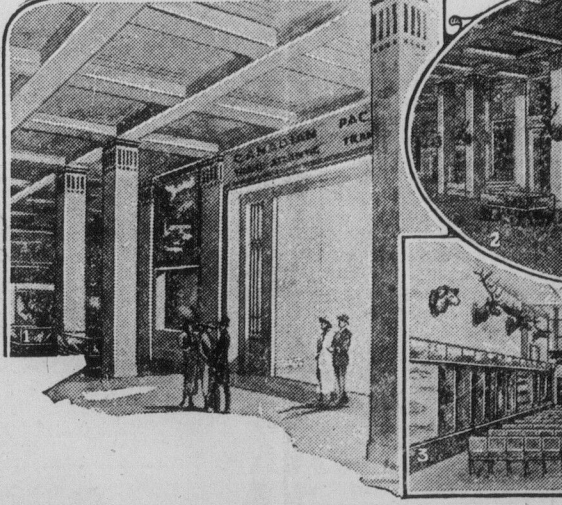
Christophe Colomb tomba à genoux et entonna le "Te Deum". Au lever du soleil, il planta l'étendard du Christ sur la terre du nouveau monde, et en prit possession au nom des rois catholiques Ferdinand et Isabelle.

Et Christophe Colomb donna à cette contrée découverte par lui le nom de "San-Salvador", en l'honneur du Christ Jésus, en souvenir de l'église où reposait dona Felippa.

Mme Julie O. Lavergne.

**Excellent publicité pour le Canada**

Ce que l'on verra au pavillon du Pacifique Canadien à l'Exposition Impériale de Londres.



(1) Entrée du pavillon du Pacifique Canadien. (2) Un coin de la grande salle du rez-de-chaussée avec ses multiples exéhibts.

De Londres nous arrive une description du magnifique pavillon que le Pacifique Canadien a fait ériger pour annoncer les divers services de son réseau à l'Exposition Impériale qui doit s'ouvrir dans la capitale anglaise le mois prochain.

Placé à gauche du vaste édifice que le gouvernement canadien a fait construire à Wembley Park, et d'un style qui s'harmonise avec celui de ce dernier, le pavillon du Pacifique Canadien est une bâtisse à deux étages du plus bel effet artistique. Il s'élève en face du pont principal qui conduit vers cette section du terrain de l'Exposition, dans un site des plus favorables pour attirer l'attention des visiteurs. L'entrée en est placée au centre d'une superbe façade ornée de hautes colonnes et décorée de plusieurs panneaux descriptifs des multiples activités de la Compagnie. On y accède par un escalier monumental flanqué de chaque côté d'un bison et d'un original en bronze de proportions gigantesques. L'espace réservé en face du pavillon sera transformé en un attrayant jardin où l'on retrouvera divers spécimens de la flore du Canada, sous forme de fleurs et d'arbres d'ornementation.

L'intérieur du pavillon surtout a été particulièrement soigné et présentera des attractions qui ne manqueront pas d'intéresser vivement les visiteurs. Autour du rez-de-chaussée, dont la superficie totale est de 7,700 pieds carrés, court à la hauteur du plafond une vaste frise de 400 pieds de longueur, illustrant sous forme de dioramas diverses sections de la route du Pacifique Canadien, sur son parcours de plus de 10,000 milles d'Europe jusqu'en Orient. Pour donner un aspect encore plus réel à ces dioramas, des petits trains et des paquebots parfaitement imités circuleront en relief sur la muraille, mus par l'électricité. Sur un pan du mur et le couvrant presque en totalité, se trouve une carte du Canada de 40 pieds de longueur par 12 de hauteur, d'une extrême originalité, éclairée par plus de 5000 petites ampoules électriques qui feront ressortir par l'agencement des couleurs, les diverses provinces du Dominion avec les ressources et autres statistiques particulièrement à chacune d'elles, cette carte sera, dit-on, le "clou" du pavillon. Sur un autre pan de

muraille ont été placés à la suite les uns des autres, les six petits dioramas qui suscitèrent tant d'intérêt à l'exposition canadienne de l'Orangerie à Paris. Ils représentent les ports de Québec, Liverpool, Vancouver et Yokohama, ainsi qu'une scène des prairies canadiennes et l'hôtel de Banff, chacun pourvu de petits navires ou de petits trains très mécaniquement.

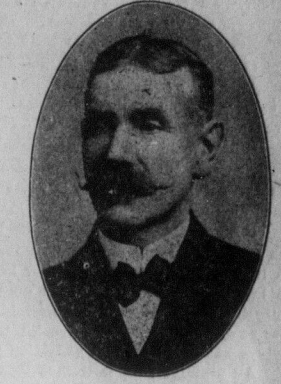
Ailleurs on verra un verger minuscule de la Colombie-Anglaise avec ses arbres fruitiers et des montagnes à l'horizon, ou bien un paysage japonais de proportions réduites, mais reproduit avec un souci des plus infimes détails. Le modèle d'une ferme arrosée par l'irrigation, avec ses dépendances, ses canaux, ses rigoles, etc., sera très intéressant pour ceux qui ont l'intention de venir s'établir dans l'Ouest canadien. Des scènes de la montagne ou de la forêt sont rendues encore plus réelles par la présence de spécimens de la faune canadienne, ours, chevreuils, orignaux, élan, loups, bisons, castors, loutres, etc., le tout disposé d'une façon absolument naturelle. Les ressources du Dominion sont aussi en évidence, illustrées par une collection d'échantillons variés.

Enfin un magnifique escalier conduit au premier étage où l'on a aménagé une salle de conférences et de cinéma pouvant contenir 300 personnes. On y montrera gratuitement des vues du Canada et de ses industries, sans interruption dans l'après-midi et dans la soirée. Un conférencier s'y tiendra en permanence pour fournir au public toutes les explications et les renseignements nécessaires. Les murs de cette salle sont en partie recouverts d'armoires vitrées renfermant des spécimens de la flore et de la faune de notre pays.

Comme on peut s'en rendre compte à la lecture de cette incomplète description, le Pacifique Canadien n'a rien épargné pour rendre son pavillon intéressant à tous points de vue, tout en faisant connaître son réseau. L'on peut sûrement s'attendre à d'éloquents commentaires à l'adresse de la grande compagnie de transport canadienne, lorsque l'Exposition Impériale sera ouverte au public le mois prochain.

**Pour le Bureau des Commissaires**

**Votez pour Wm. ASHE**



Un pionnier de la Basse Ville

**VOTEZ POUR LE Dr M.F. Cross**  
 POUR LE Bureau de Contrôle

Le Docteur Cross est natif d'Ottawa, descendant des premiers colons. Dentiste de grande renommée il s'est aussi toujours occupé de politique sociale et municipale. S'il est élu il déployera toute son énergie à doter la ville d'industrie de toutes sortes. Il réussira ainsi à résoudre le problème des sans travail et aidera à réduire le taux de la taxe.



**Sur son passé RE-ELISEZ Chs. J. Tulley**  
 POUR COMMISSAIRE

Méthodes d'Affaires pour les Affaires Civiques

**Votre appui est sollicité pour l'élection de**

**J. LAMBERT PAYNE**  
 AU Bureau des Commissaires

Il vous promet un service consciencieux et une administration efficace